

Artaud (Antonin)

Nietzsche (Friedrich)

Métaphysique des forces

« Artaud et Nietzsche : une métaphysique des forces », in Simon Harel (dir.) Antonin Artaud, Figures et portraits vertigineux, XYZ éditeur, 1995, p. 63-72.

Artaud et Nietzsche : une métaphysique des forces

Une scène primitive de la conscience

Les surréalistes ont accusé Artaud de rechercher uniquement la « métamorphose des conditions intérieures de l'âmeⁱ » Ce qui apparaissait comme un idéalisme déplacé, tandis qu'ils se préparent à une transformation de la société, tandis qu'ils attendent un coup de théâtre politique.

Mais le monde chez Artaud, avant d'être un théâtre politique, est d'abord un « théâtre mentalⁱⁱ »

Le théâtre politique rejoue le théâtre mental : il apparaît que la société toute entière est gouvernée par l'esprit d'un seul individu. Elle est contenue dans un seul Esprit. Cet Esprit n'est pas monstrueux, il est même affligeant de banalité, ce qu'il y a de monstrueux c'est que nous sommes dominé – compris – par cette conscience ordinaire. Nous n'échappons pas à cet utérus mental. Comme « utérus de la forme humaine » où sont « enchaînées toutes les conscience d'hommesⁱⁱⁱ » .

Comment être esprit dans un esprit? Comment être cet esprit sans autonomie, qui s'effondre aussitôt qu'il cesse d'être nourri de pré-compréhensions? Comment supporter un instant de plus d'être une conscience embryonnaire toujours immobilisée dans le formol d'un envoûtement?

Car il y a un Esprit pour lequel tous les autres esprits ne sont que mouvements, impulsions, de lui-même, pseudo-êtres utérins – ne croyons-nous pas tous être cet Esprit?.

La question n'est pas tant de savoir si nous sommes dominés par un esprit ou par une Loi dans l'esprit. Ce n'est pas tant que notre théâtre virtuel est dominé par une Loi (ou une malédiction) patriarcale^{iv}. L'esprit découvre brutalement qu'il n'est que gestation dans un utérus mental. A l'origine du théâtre virtuel il y a une scène primitive où le père n'est pas tant origine que **finalité, modèle organique de tout ce qui a l'existence, de tout ce qui a sens.**

C'est ainsi que toute production culturelle est une copulation paternelle, qui le fouille, lui, Artaud, dans son état embryonnaire. Artaud appelle **initiés** les participants de cette scène primitive : les initiés le mutilent à chaque copulation,

– mais aussi à chaque assertion, à chaque attribution, à chaque usage de la copule. On trouve quelque chose de ceci chez Nietzsche pour qui « la représentation est l'acte de « rendre objet »; en elle-même la représentation est volonté de puissance violatrice^v » .

Pour Artaud, chaque moment de reproduction culturelle est viol, qui comble l'espace déjà restreint de la culture. Ce qui est dit vient surcharger la somme de tout ce qui est déjà « entendu », de tout le non-dit qui permet à ce qui se dit d'être intelligible. C'est ainsi que, pour Artaud, nous devons reconnaître que c'est cette scène qui se joue dès qu'il y a sens, dès qu'il y a représentation (Beuys, autre shaman, postulait ainsi un tout est rituel) – dès qu'il y a de l'être. C'est lorsqu'on reconnaît cette violence originaire de la conscience, ce viol du monde par les représentations, alors on peut avoir recours aux pouvoirs de transformation du théâtre : pouvoir de curation cruelle du cri, lorsque celui-ci permet non pas de vider un trop plein – on interprète trop souvent la catharsis dans ce sens là), lorsque celui-ci permet de remobiliser la forme. Le cri crée un « espace de jeu dans un corps rempli d'organes » – selon une expression de Jacques Hassoun, hier après-midi.

On peut mettre à jour la malédiction patriarcale (le sacrifice du fils par le père, le meurtre du père par les fils – ou tout simplement l'abandon par le père), mais ce serait s'attacher à des figures. On peut dénoncer la convergence de tous les axes de la pensée vers une figure dominatrice, mais – pour user d'une métaphore picturale – il faut reconnaître que cette figure est avant tout le point de fuite qui organise la perspective, le trou dans le tableau qui installe une profondeur pyramidale. Quelque chose prend la fuite, obligeant les choses à se stabiliser d'une certaine façon; quelque chose, en nous retirant sa plénitude, ouvre ce monde comme gouffre.

Pour Artaud le problème n'est pas de dénoncer le Père, n'est pas de trouver ou de renoncer à un Sens absolu, il s'agit de découvrir ce dans quoi nous sommes déjà compris, de reconnaître que nous n'existons que de cristalliser une compréhension. On n'y échappe à tout cela qu'à se rendre incompréhensible, y compris à soi-même. Au risque de perdre forme humaine, de se rendre méconnaissable.

Chez Artaud, cette méconnaissance est déjà amorcée dès la naissance. Ce n'est pas une mère naturelle qui l'a mis au monde puisqu'il n'est pas vraiment né (ce 4 septembre 1896). Alors c'est le père culturel qui l'engendre, c'est du langage qu'il naîtra, non sans l'avoir massacré au passage. Ainsi, faute d'être accouché par une femme^{vi}, il n'a d'autre issue que d'être évacué par le père. Évacué : c'est-à-dire déféqué.

Bien entendu, à sortir de la société de la sorte, on ne manquera pas de dire de lui : c'est de la merde, celui-là est une merde, anorganique, néoténique. Certes, il importe peu : c'est la société qui dit cela, qui désigne ainsi une de ses extrémités. Son ouverture sur le néant.

Les forces vives de la matière

Nous n'avons toujours considéré la matière qu'à partir d'un point de vue, celui où on la nomme, où on la représente, où elle est notre objet de pensée.

Depuis ce point de vue, toute l'étendue du réel apparaît immuable et éternelle. Mais par une exigence absolue, chez Artaud, la création est renvoyée au créateur dont elle est l'image, les représentations sont renvoyées au sujet. La pensée s'incarne, le divin se matérialise, – non pas dans une révélation, mais dans dissolution ou encore une digestion (mettre en ordre, distribuer, ...) de lui-même. L'Esprit qui tente de se donner l'armature de raison, la conscience qui tente de s'ouvrir à une transparence, voilà qui échoue, qui échoue toujours et laisse en reste ce que nous appelons le monde. Ce moment répète la (dé)génération de la matière qui accompagne le moment hégélien de la constitution de l'Esprit Absolu^{vii} : l'Altérité et l'immonde apparaissent simultanément dans cette ontologie excrémentielle. Et surtout, ce moment repète le retrait heideggerien de l'Être, qui ne laisse derrière lui qu'une représentation figée de lui-même : c'est-à-dire, selon Heidegger, une conception de l'être comme totalité des étants, comme accumulation d'objets. Pour Heidegger, lorsque Nietzsche dit que

« ce monde est Volonté de puissance – et rien d'autre! Et vous-mêmes êtes cette Volonté de puissance – et rien d'autre!^{viii} »

il reste un penseur de la totalité de l'étant. A ce titre, Artaud qui a développé, comme Nietzsche, une « métaphysique de la vie^{ix} », serait aussi un penseur du monde comme **reste**, il n'aurait pas su saisir l'oubli, le retrait, le recul (du Père, de Dieu, de l'Être). Heidegger accorde à Nietzsche qu'il a exprimé ce monde, qui n'est plus qu'objet et contrôle d'objets, dans sa forme la plus lucide. En effet, Nietzsche aura renversé le platonisme en détruisant les valeurs supérieures, en détruisant le suprasensible des anciens Idéaux. Nietzsche aura vu clairement le caractère décadent de notre monde, mais en l'exprimant en terme de forces, de volontés et de valeurs il ne se serait pas rapproché de la vérité de l'Être, il n'aura produit qu'une expression exacerbée de l'étant qui – par son pouvoir de séduction – devient finalement le plus grand blasphème. Comme l'écrit Heidegger :

« Une pensée sur le mode des valeurs est, en ce cas comme ailleurs, le plus grand blasphème contre l'Être qui se puisse concevoir^x. »

Voilà tout le blasphème chez Artaud d'une matière qui n'est que l'excrément dans lequel le divin se décompose. Blasphème atroce encore, chez Nietzsche, qui proclame que l'illusion métaphysique de l'autre monde, en dégénéralant « devint femme, devint chrétienne^{xi} ». Ayant perdu le monde patriarcal, il nous reste l'immonde féminin. Nietzsche et Artaud n'agitaient que l'immonde féminin même s'ils ont fait tomber les têtes, même s'ils ont ouvert à la vue de tous le ventre de notre culture.

Chez Artaud, le divin se décompose dans le moment même où il veut se fixer dans des formes : car « de la forme naît l'idolâtrie^{xii} ». Dans le moment où le divin se fixe dans des figures, dans des doctrines, dans les formes idolâtre où il pourra être mis à disposition. Pourtant cela ne veut pas dire que le divin s'est retiré au-delà des formes. C'est pourquoi Artaud ne retrouve pas le sacré à contempler les formes et un au-delà des formes. Ou encore il ne retrouve pas le sacré dans un sacrifice où la victime expirante est le dieu qui s'éloigne^{xiii}.

Il s'agit plutôt d'un effort, ou plutôt d'une souffrance extrême, dans laquelle nous découvrons en quoi nous sommes cette matière qui se pense, nous découvrons que notre propre pensée est matière, matière mentale qui bouillonne **dans** cela même qu'elle doit penser. En effet, Artaud ne martelait, ne forgeait, n'exacerbait toujours que « la matière de son esprit^{xiv} ». – il se trouve ainsi aux sources de la pensée^{xv}, et non pas seulement aux sources de la pensée, il se trouve restitué au réel concret dont la pensée a toujours cherché l'issue, restitué à un corps dont la conscience a toujours voulu se libérer.

Alors le réel n'est plus immuable, alors la conscience n'est plus redoublée par la conscience ordinaire. Alors ne peut plus (se sentir) exister du seul fait d'être redoublé (dans le nom, dans les re-présentations, dans le miroir de la culture)

« pour le crime de n'avoir pu être, de jamais n'avoir pu être un être, a dû tomber pour se sonder mieux être, dans ce gouffre de la matière immonde^{xvi} »

Alors le réel apparaît comme théâtre de forces, multitude totémique de forces, effervescence panthéiste ou la totalité (de la Nature, de la Vie) n'est pas une représentation. Dès lors que nous sommes au prise avec les forces vives du concret (le sol mais aussi l'air, le mental), nous avons recours à la pensée magique pour **figurer** les forces sans pour autant les **stabiliser** dans une représentation du réel. La vie ne sera plus comprise, et reste toujours à refaire. Elle n'est pas fixée dans une forme mais reconduite par des incantations, aiguillonnée par des actes purs. L'hyper-religiosité de Nietzsche et d'Artaud s'exprime chez l'un comme chez l'autre dans le désir de resacraliser une vie usurpée, de retrouver la sainteté d'une existence fatiguée^{xvii}.

La magie c'est jouer les choses et les êtres dans le théâtre virtuel où se dénouent les existences. Plus fondamentalement, il faut remonter en-deça de la scène primitive, en deça de la scène où le déploiement de l'utérus mental est soumis au signifiant patriarcal, – il faut éprouver en quoi les forces vives de la matière sont soumises de proche en proche à des effets de tension et d'attraction, – comme les idées s'organisent d'elles-mêmes dans l'esprit, comme « les signes parfaitement conscients, intelligents et concertés^{xviii} », s'articulent dans l'écriture. Plus encore, c'est lorsque la Nature agonique est reconnue comme théâtre de l'esprit, et qu'en retour nous reconnaissons en nous-même le grondement incessant d'une révolution matérielle, – alors nous savons ce qu'est le souffle d'une « pensée métaphysique^{xix} ». . Alors nous pouvons penser une « métaphysique des forces^{xx} » Il s'agit en effet de dépasser le questionnement ontologique, afin d'adopter une métaphysique du jeu des forces, de l'affirmation cosmique.

En deça de la jonction primitive de l'esprit et du corps

La notion de métaphysique est déplacée. Le souffle de la pensée métaphysique n'est pas l'expression d'un esprit purifié du corps. La sortie du social ne conduit pas au repli d'un narcissisme absolu. Artaud se découvre une autre finalité pour affirmer l'humain plus haut que le divin.

Finalité que je ne dirais pas prométhéenne, – mais, pour reprendre notre mythologie à nous, que je dirais plutôt schrébérienne. Comme le dit Artaud dans une lettre à Breton :

« Il y a dans certains hommes un dieu qui revient, et ces hommes luttent contre ce dieu, car il les fatigue *matériellement*.^{xxi} »

Artaud, Schreber et Nietzsche sont de ceux-là.

Comment le dieu revient : il imite l'homme, il s'immisce en lui de façon à se charger de toutes ses activités. Chez Schreber, le Dieu s'approprie son intelligence, il s'approprie et se substitue à toutes ses fonctions organiques, il s'approprie même sa capacité de déféquer, afin de le laisser incapable de se soulager lorsqu'il se retirera. Chez Artaud, le Dieu imite l'homme afin de lui insuffler un autre moi que le sien^{xxii}, la présence usurpatrice du divin doit être récusé dans le corps et dans l'âme. Schreber veut empêcher Dieu de se retirer de l'esprit, Artaud veut l'empêcher d'y revenir.

Alors il ne suffit pas d'être artiste (toujours enfermé dans la culture), il ne suffit pas d'être philosophe (toujours asservi aux représentations), il faut en fait être fou pour retrouver (généalogiquement) ce que chacune de nos idées doit à la faim^{xxiii}, au désespoir, à l'exacerbation du désir. La déconstruction philosophique ne suffit pas, seule la folie permet l'exploration du labyrinthe du sens, des énigmes de l'individuation. Non pas **dire** les choses mais **s'identifier** à celles-ci, s'identifier à son époque pour en rendre visible les blessures : il faut être Dionysos, le Crucifié. C'est l'expérimentation nietzschéenne où, après avoir projeté son drame dans le monde (c'est le moment du théâtre), on expérimente le monde en soi.

Artaud a fait de son nom une croix. Il a découvert la forme moderne de la crucifixion : l'électrochoc. C'est l'ironie d'un traitement infligé par la société à celui, à ceux, qui éprouvent une matérialité de la pensée (et une spiritualité de la matière) : on impose à leur conscience l'irruption matérielle la plus massive que l'on puisse administrer sans tuer.

Lorsque la vie nous apparaît comme un mal permanent, que l'univers tout entier n'est plus que cruauté de chaque instant : alors on est corps supplicié. Par-delà notre forme individuelle on s'abandonne aux forces. Artaud rejoint ce défi nietzschéen, dans son théâtre de la peste, de contempler le Mal dans sa forme pure. Mais il résiste à la bestialité, il se désintoxique du dionysien en lui imposant la forme d'un œuvre, en l'absorbant dans son langage. De même Nietzsche, que la maladie met à nu^{xxiv}, devance cette dénudation dans l'écriture.

La négation frontale

Chez Nietzsche, le monde n'est plus représentation mais une volonté qui cherche à surnager le chaos, une volonté qui se veut elle-même. La volonté ne veut que vivre et se diversifier en désirs. Et c'est parce qu'elle ne veut pas être anéantie (lorsque le désir se retourne réactivement contre lui-même), que cette volonté choisit d'être une volonté d'anéantissement.

Chez Nietzsche il y a cette négation du social, cette dévalorisation de toutes les valeurs suprêmes, – mais dans le désir de faire rentrer l'éternité dans le temps. Car comment se vouloir, comment se dépasser, dans un monde sans repères? Dans le monde de l'absence de Dieu, la volonté de soi ne s'accomplit, le dépassement n'est possible (c'est le moment de folie) qu'à s'identifier à Dieu^{xxv}.

Nietzsche déconstruit l'édifice de notre culture, pour montrer qu'en tant qu'architectonique de forme, en tant que point de vue harmonieux, elle repose sur le sentiment continu de l'atrocité de l'existence. Le philosophe étant plus que quiconque exposé à cette atrocité, doit assumer l'intensité des forces et la qualité de souffrance qui saturent les significations. Mais le philosophe nietzschéen devient fou. De même, Artaud veut que l'on retrouve « la force vivante^{xxvi} » des idées pour les éprouver. Mais lorsqu'il a trouvé cette force, c'est la drogue qui s'est substitués à ses intensités, et on lui impose une désintoxication.

Le problème avec Artaud, d'un point de vue nietzschéen, c'est que son premier geste semble négateur. Brûler les formes pour affirmer les forces. « Être cultivé c'est brûler des formes pour gagner la vie^{xxvii} ». C'est un geste judéo-chrétien qui nie la vie malade, la vie misérable, la vie inauthentique, – pour la réaffirmer ensuite en l'exprimant – dans le meilleur des cas - comme désir. Nietzsche-Dionysos veut une affirmation spontanée de la vie, sans distinguer entre ceux qui auront su racheter leur vie malade et ceux qui n'auront pas su. L'affirmation de la vie, remarque Nietzsche, est toujours l'occasion d'une sélection, alors que la seule sélection doit s'effectuer par la Volonté de puissance qui **donne** et crée tout, par un Grand Désir qui acquiesce à tout et filtre l'inférieur en interdisant son retour.

En fait, selon Artaud, si l'esprit, partant « des formes rentre dans le vide, dans le vide comme dans la mort », l'esprit est aussi mouvement « qui va du vide vers les formes ». Double mouvement de négation et d'affirmation qu'il appelle **la respiration métaphysique de la culture** : « la vie doit revivre dans la métaphysique ». Artaud et Nietzsche connaissent tout deux cette surhumanité de se sentir à la fois dans la mort et dans la vie. Nietzsche, en raison de sa maladie à partir de 1877, vit des souffrances indescriptibles, des tortures qui font que sa vie est nécessairement sur-humaine, car elle surpasse les conditions habituelles de l'existence. Le torturé doit faire de lui-même une force vitale pure, qui flotte au dessus de la mort. Nietzsche écrit à Gast qu'il est « tellement environné par la mort qu'elle peut me saisir à tout instant »^{xxviii}. Sa vie est devenue, nécessairement, un don miraculeux de soi-même.

« constellation suprême de l'être
– que nul vœu n'atteint
que nulle négation ne souille
éternelle affirmation de l'être,
éternellement je suis ton affirmation :
car je t'aime, O éternité! – ^{xxix}»

Ce qui paraît contradictoire chez Nietzsche, c'est qu'il lui semble d'une part que le terrain mortifère au dessus duquel il reste suspendu c'est « la contre-nature du christianisme^{xxx} ». D'autre part, Nietzsche reconnaît ce qu'il appelle « le coup de génie du christianisme » :

« Le coup de génie du christianisme – Dieu lui-même s'offrant en sacrifice pour payer la dette de l'homme, Dieu se payant à lui-même, Dieu parvenant seul à libérer l'homme de ce qui pour l'homme même est devenu irrémisssible, le créancier s'offrant pour son débiteur, par amour, par amour pour son débiteur ! ^{xxxi}»

C'est le coup de génie des désespérés.

ⁱ. (Breton cité p. 36 T).

ⁱⁱ. « est-ce parce que la réalité à ce point se dérobe qu'Antonin Artaud cherche à l'agir dans la virtualité du théâtre, ce théâtre mental où nous sommes uniquement dans l'Esprit » (T. p. 99; voir A., t.I, vol. I, p. 56)

ⁱⁱⁱ. (A., XIV, I, 40)

^{iv}. Jacques Derrida « Le théâtre de la cruauté et la clôture de la représentation », L'écriture et la différence, Seuil, 1967, p. 366.

^v. (Fink, p. 238)

^{vi}. Macbeth, immortel parce qu'il n'est pas né d'une femme : plus précisément, ne pourra être tué par quiconque est né (naturellement) d'une femme.

^{vii}. Il répète aussi l'apparition de l'inconscient comme reste de la constitution du sujet.

^{viii}. Nietzsche cité par Heidegger, Nietzsche, vol. I, p. 383. Volonté de puissance, apho. # 1067, voir aussi # 693.

^{ix}. Granier p. 615.

^x. Heidegger, Lettre sur l'humanisme, p. 125.

^{xi}. (N., OPC, VIII, p. 81, cité Guillemin p. 42)

^{xii}. (A. « Le théâtre et les dieux », p. 42, coll. Idées)

^{xiii}. Cf. Bataille, Vi, p. 45.

^{xiv}. (Artaud cité p. 36 T.)

^{xv}. (Jean Paulhan, cité p. 38-39 T.)

^{xvi}. (Artaud, vol. IX, p. 174, cité T. p. 116)

^{xvii}. (Pour N., OPC, VIII, p. 235)

^{xviii}. (A., IX, p. 38)

^{xix}. (IX, p. 38)

^{xx}. (notion empruntée à Gouhier p. 26.)

^{xxi}. A., VII, 206. Lettre à Breton

^{xxii}. (T. p. 158)

^{xxiii}. (IV, 9)

^{xxiv}. « La névragie opère (chez moi) méthodiquement, scientifiquement (...) elle me sonde pour voir jusqu'à quel degré je suis capable de supporter la douleur, et cet examen lui prend, chaque fois, trente heures. » Cf. C.P. Ianz, Nietzsche, II, p. 189. cité Guillemin p. 23.

^{xxv}. (Cf. Lettre à Burckhardt, 6 janvier 1889)

xxvi. (IV, p. 9)

xxvii. (Le théâtre et les dieux, p. 41 coll. Idées)

xxviii. (Lettre à Gast, 11 septembre 1879)

xxix. Cité in Fink p. 241.

xxx. (N., XIV, p. 235; notez la négation)

xxxi. N., Généalogie de la morale, trad. H.Albert, p. 86